

CONTES DE LA BEAUCE ET DU PERCHE

XV

VOU !... VOU !... VIRLOUVET

UNE jeune servante était au service d'une maîtresse fort avare, qui lui imposait de rudes travaux. Un jour elle lui donna un énorme paquet de filasse et à son retour il fallait que ce fût filé. La pauvre enfant se met à l'œuvre en pleurant ; mais sa tâche est trop grande, elle n'y saurait parvenir.

Tout-à-coup elle voit se dresser devant elle un inconnu qui s'offre à lui filer son fil.

— Volontiers, dit la fille.

L'inconnu prend la brassée de filasse et l'emporte.

— Si vous ne devinez pas mon nom, dit-il, je vous emmène en enfer lorsque je reviendrai.

La pauvre fille regrettait bien de s'être engagée ; elle ne dit rien cependant, se met à suivre du regard l'étranger et se glisse à pas de chat sur ses talons. Elle le voit entrer dans une *trogne* creuse où il se met à filer la filasse.

« Vou !... Vou !... Virlouvét ! » disait le rouet en tournant. Et tout en filant l'homme murmurait : Je m'appelle Virlouvét ». Ah ! mais elle rirait si elle le savait ! » Vou !... Vou !... Virlouvét, ronflait plus fort le rouet. La fille en savait assez, elle s'enfuit à la maison. Le bruit du rouet lui ronflait toujours aux oreilles, Vou !... Vou !... Virlouvét !

L'homme revint bientôt avec tout le fil filé.

— Voilà, dit-il ; mais savez-vous mon nom ? Si vous ne le dites pas, je vous emporte en enfer », et il se réjouissait déjà par avance de l'embarras de la pauvre fille.

Celle-ci fit mine de chercher dans sa tête, disant le premier mot qui lui passe à l'esprit.

— Ne vous appelez-vous pas Barnabé ?

— Jamais de la vie.

— En ce cas c'est Mathurin ?

— Pas davantage.

— Eh bien voyons, ce ne serait-ce pas Virlouvét ?

L'étranger perdit aussitôt contenance, son visage se contracta horriblement :

— Il faut que quelqu'un vous l'ai dit, et il proféra un horrible blasphème.

— Non pas, répond sans s'émouvoir la fille en éclatant de rire, mais j'ai l'oreille fine.

L'inconnu qui n'était autre que le diable vit bien qu'il s'était pris dans ses propres filets et s'enfuit comme un voleur.

On ne le vit plus et la maîtresse n'osa plus imposer de telles tâches à sa bonne, car celle-ci lui avait raconté son entrevue avec messire Satan et elle avait une peur bleue de le voir revenir pour l'emporter à son tour en enfer.

XVI

MÈRE BARINGOT

La mère Baringot avait perdu son homme et s'était remariée. Un jour tandis que son nouveau mari était absent, il vint chez elle un étranger qui demandait à manger.

La mère Baringot avait bon cœur, elle s'empressa de le servir, et pendant qu'il buvait et mangeait, elle s'informa d'où il venait.

— De Paris, dit-il.

La mère Baringot entendait dur.

— Du paradis, dit-elle.

L'autre se garda bien de la tirer de son erreur, il était d'ailleurs tout à son repas.

— Si vous venez du Paradis, continue la vieille, vous y avez certainement vu mon père Baringot.

— Je crois bien, fit-il, et il achève un dernier morceau et boit un dernier verre.

— On est bien par là ?

— Pas trop mal.

— Mais fume-t-on dans le Paradis ?

— Non, il n'y a que ça qui manque, on ne donne point de tabac ; mais ceux qui ont de l'argent peuvent en acheter.

— Mon père Baringot, il n'en a point : lui, qu'aimait tant fumer, il doit être bien privé.

— Comme vous le dites.

— Si j vous en donnais de l'argent, vous lui porteriez bien.

— J peux vous rendre ce service là, mais il y a loin d'ici le Paradis ; si vous aviez un cheval à me prêter, je vous le laisserai à tel endroit, où vous voudrez le reprendre.

La bonne femme était enchantée : « Vous allez prendre, dit-elle, le petit cheval gris, il trotte bien, vous serez bientôt rendu », et elle lui donna également tout l'argent qu'elle avait dans son armoire. Pauvre père Baringot, pensait-elle, comme il va être content, lui qu'aimait tant fumer.